

L'AGRICULTURE DE VÁRZEA ET LE PAYSANNAT D'AMAZONIE CENTRALE

Pierre GRENAND
ORSTOM-Paris
Sylvia BAHRI
USTL-Montpellier, France

La *várzea*, représentant 3 % de la superficie du bassin amazonien (600 000 km²), correspond à la plaine d'inondation de l'Amazone. Elle est généralement considérée comme une zone à haute potentialité agricole et halieutique. Par ailleurs, à la différence des autres milieux amazoniens, elle constitue une unité écologique indéniable, s'étirant du Pérou à l'île de Marajó.

Notre exposé s'appuiera essentiellement sur les observations qu'une équipe pluridisciplinaire ORSTOM-INPA¹ a réalisées entre 1985 et 1989 dans une région proche de Manaus, l'île de Careiro, qui peut être considérée comme une zone représentative des changements contemporains (quoique minoritaires) dans la *várzea* prise dans son ensemble.

BREF HISTORIQUE DU PEUPEMENT ET DE L'AGRICULTURE DE LA VÁRZEA

Bien que le sujet ait été longtemps controversé, il est aujourd'hui admis que la *várzea* amazonienne était, à l'arrivée des Européens, une région infiniment plus peuplée que les régions de terre ferme la bordant. Des densités de 5,2 hab.² à 14,6 hab./km³ ont été déduites des textes des chroniqueurs ; elles impliquent un peuplement en continuum de nations amérindiennes partageant quelques grandes caractéristiques : villages sédentaires, chefferie centralisée, agriculture permanente liée au cycle annuel de l'eau. En bref, la *várzea*

des xvi^e et xvii^e était un univers aménagé, les Amérindiens ayant su tirer parti de ses potentialités.

A partir de la fin du xvii^e, la *várzea* sera progressivement désertée, tout d'abord en raison de l'effroyable baisse démographique (esclavage et épidémies) chez les Amérindiens et surtout à la suite de leur concentration en missions que les Portugais installèrent dans les affluents d'eaux noires jugées plus salubres que les riches eaux blanches de la *várzea*. La concentration des indigènes en des points précis va confiner l'agriculture sur brûlis sur des surfaces restreintes de terre ferme, avec des rendements de plus en plus faibles. A la fin du xviii^e et dans la première moitié du xix^e, tous les observateurs soulignent la morosité des missions et des villages qui leur ont succédé, ainsi que l'abandon de la *várzea*, lieu où l'on ne se rend plus que pour des activités de prédation : capture de tortues et de leurs œufs, lamantins et poisson géant *pirarucu*. Il est donc évident que l'agriculture de *várzea* que nous décrivons au xx^e ne doit pas grand chose à l'ancienne, même si les contraintes du milieu sont bien les mêmes.

LA FORMATION DE TERROIRS : L'ÎLE DE CAREIRO

La réapparition de zones cultivées en *várzea* peut être considérée comme une conséquence du boom du caoutchouc (1870-1910) qui enfiévrera l'Amazonie. L'immigration massive d'étrangers et surtout de Nordestins⁴ (500 000, selon C. Furtado, 1959)⁵ modifia totalement la configuration de la démographie amazonienne.

Aux immigrants destinés aux centres d'extraction du latex, se joignirent de nombreux Amazoniens, ce qui entraîna une crise généralisée du ravitaillement. Nécessité se fit, à partir de 1890, d'en détourner une partie vers des colonies agricoles à proximité des grandes villes (Manaus et Belém). Après des débuts difficiles, seules les colonies localisées en *várzea* connurent une réelle expansion, alors que celles situées en terre ferme, comme Bragança (Pará), connurent le même processus de décadence que les missions du xviii^e.

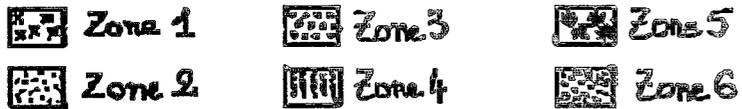
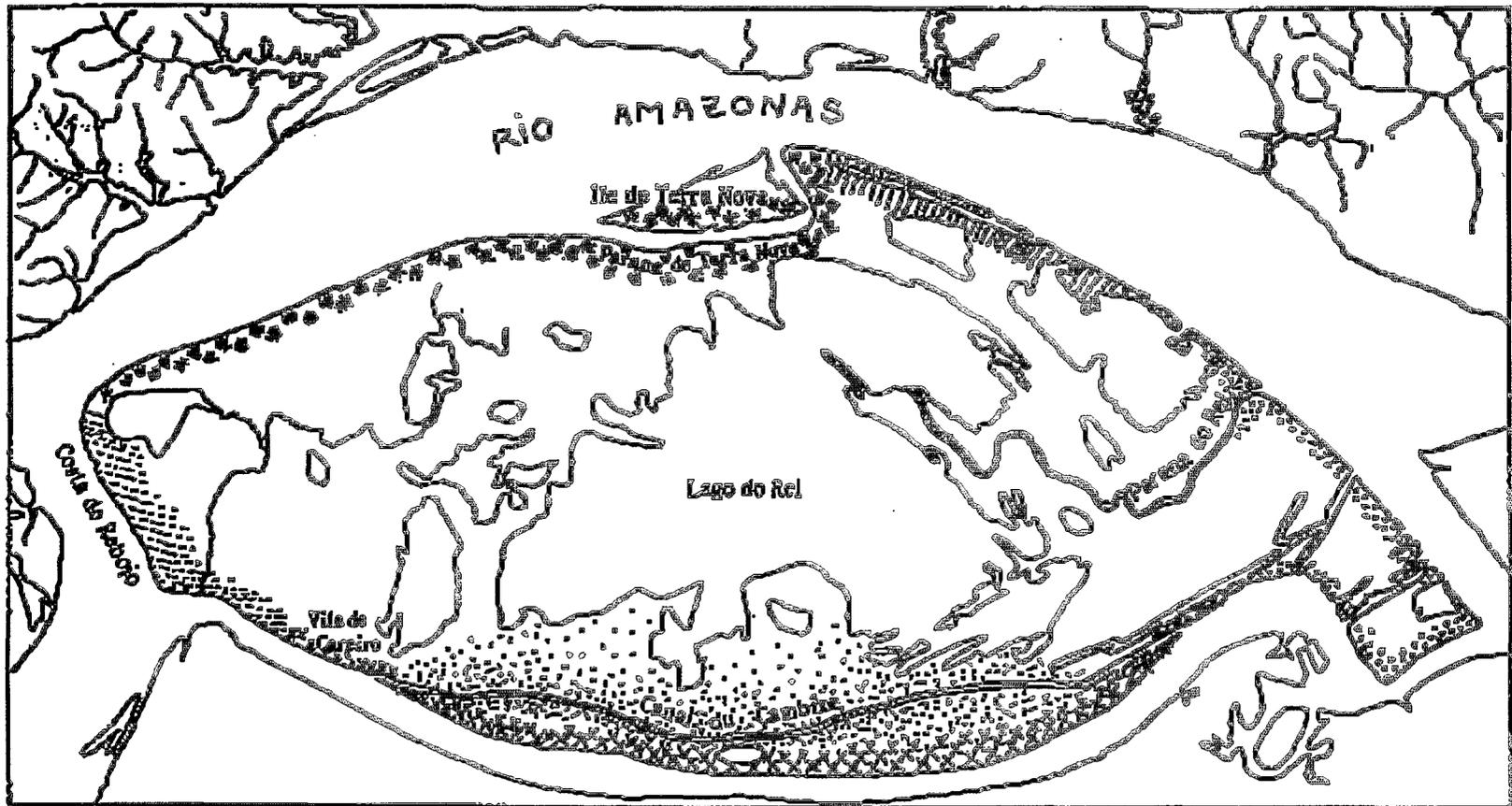
¹ INPA : Instituto Nacional de Pesquisas da Amazônia, à Manaus, Amazonas, Brésil.

² Porro A., 1981. "Os Omagua do Alto Solimões : demografia e padrões de povoamento no século XVII". Coleção Museu Paulista, Série Ensaio 4 : 207-231, São Paulo.

³ Denevan W., 1976. "The Native Population of the Americas in 1492". The University of Wisconsin Press.

⁴ Nordestinos, habitants du Nordeste brésilien.

⁵ Furtado C., 1959. "Formação econômica do Brasil" Fundo de cultura. Rio de Janeiro.



CARTE DES DIFFERENTS SYSTEMES AGRICOLES DE L'ILE DE CAREIRO

L'île de Careiro est un bon exemple d'évolution positive : elle a vu progressivement se constituer un terroir aux aptitudes variées et un authentique paysannat relativement stable, surtout si on le compare aux agriculteurs extractivistes à haute mobilité de la terre ferme. Les phases du peuplement de l'île sont connues grâce au travail de O'Reilly-Sternberg (1956)¹. Les premiers agriculteurs arrivent à Careiro en 1870, mais ce n'est qu'en 1889 qu'un gros contingent d'émigrants du Nordeste (1 415 colons) est débarqué. L'adaptation à un milieu annuellement inondé de gens habitués à une zone aride fut extrêmement dure. Néanmoins, après la forte mortalité qui marqua les premières années, ces migrants réussirent à faire souche. Quatre-vingt-dix ans plus tard, nous avons pu constater que sur un échantillonnage de 81 familles, 37 seulement comptaient pour partie ou en totalité parmi les descendants de cette première vague. Ce chiffre trahit à notre sens l'attrait que Careiro, bien placé à proximité de Manaus, continua d'exercer.

LES TERROIRS CONTEMPORAINS DE L'ÎLE DE CAREIRO

Les zones que nous avons dégagées correspondent autant aux données du milieu naturel qu'à son aménagement par l'homme.

La zone un

La façade méridionale de l'île est occupée par de petites propriétés dont la superficie oscille entre 15 et 124 ha, la majorité se situant autour de 20 ha. Le cadastre de l'île (1981) indique des titres de propriété pour 54 d'entre elles (les deux tiers de la surface disponible dans cette zone, occupée dans son ensemble). En été (de fin septembre à mars), on y pratique des cultures de décrue : haricots, maïs, salade et chou vert. On y rencontre aussi, quoiqu'en petites unités, l'élevage. Les habitations sont souvent entourées d'un verger, mais ces petits complexes arborés ne parviennent pas à former une façade continue comme au nord de l'île. La pêche est présente uniquement à titre complémentaire, et seul le bourg de Vila do Careiro possède sa petite colonie de pêcheurs professionnels. La population est en léger accroissement : elle est passée de 1 178 personnes en 1950 à 1 412 en 1980. Néanmoins, il est probable que la croissance du bourg, dispensateur d'emplois, freine les départs vers la ville de Manaus, proche.

¹ O'Reilly-Sternberg H., 1956. "A água e o homem na várzea do Careiro". Tese de concurso a cátedra de geografia do Brasil. Rio de Janeiro.

La zone deux

Elle correspond aux deux rives du canal du Cambixe et à la zone comprise entre le Lago do Rei et le canal. Sternberg a bien montré comment cette région, à l'origine couverte de forêt de *várzea alta*², était devenue, sous l'influence des immigrants nordestins, une zone d'élevage. En 1950, 55 % de la région étaient encore couverts de forêts de ce type ou étaient improductifs (15 % seulement aujourd'hui). Parallèlement à ce déboisement, en moins de quarante ans, le Cambixe, qui ravitaillait Manaus en lait frais³, est passé à un système latifundiaire en pleine expansion. La structure des petites propriétés en bandes perpendiculaires aux rives du canal, datant de 1889, est encore bien visible sur le cadastre, cependant que dans la réalité, par le jeu successif des locations et des rachats sur parole par une poignée de grands propriétaires, le terroir est aujourd'hui constitué d'immenses pâtures dévolues à un bétail clairsemé. Seules les habitations, égrenées le long du canal et encloses de barbelés protégeant les jardins et les arbres fruitiers, témoignent de ce que fut le paysage agraire des petits éleveurs. La population est en net recul : elle est passée de 3 862 personnes en 1950 à 1 252 en 1980. Encore largement *cearense*⁴, elle connaît cependant un renouvellement : les fermes réclament une main-d'œuvre servile, souvent fournie par des *caboclos* ayant échoué une première tentative de vie urbaine. Cette main-d'œuvre sous-payée et polyvalente tente de pallier sa pauvreté endémique par la petite pêche stimulée par la présence toute proche du marché de Manaus.

La zone trois

Il s'agit de la partie orientale de l'île et de la zone du Parana do Rei, pour laquelle nous ne disposons pas de données antérieures à nos enquêtes. La population (en 1980) est de 182 habitants, répartie en deux points.

Le premier groupe est une communauté composée de *caboclos* amazoniens récemment arrivés mais accoutumés aux zones inondables d'Amazonie centrale. Il s'agit de pêcheurs extrêmement diversifiés, exploitant aussi bien leur région que des eaux plus lointaines. Sur les quelques points émergés, après abattage de la forêt et brûlis, ils cultivent manioc et maïs pour leur subsistance. Quelques vergers constitués de jeunes fruitiers

² *Várzea alta* : forêt haute en zone de *várzea*, rarement inondée.

³ Bittencourt A., 1925. "Corografia do estado do Amazonas". ed. fac-similada 1985. Manaus.

⁴ *Cearense*, c'est-à-dire originaire du Ceara, l'Etat du Nordeste d'où vint le plus grand nombre d'immigrants.

sont parfois associés à ces cultures annuelles. On peut y voir le premier stade de colonisation de la *várzea*. Le second groupe, installé sur une des rares *restingas*¹ hautes de cette partie de l'île, restitue sans doute l'image de ce qu'était le Cambixé il y a quarante ans. L'élevage et l'agriculture de subsistance y restent prédominants cependant que la croissance des débouchés urbains les amène peu à peu à se tourner vers le maraîchage. Cette région de *várzea* en formation, milieu amphibie complexe comportant très peu de terres émergées, reste largement une zone de lacs et de forêts inondées difficilement colonisables par l'homme.

La zone quatre

S'étendant entre le Parana do Rei et l'entrée du Parana de Terra Nova, cette région est hétérogène, passant d'est en ouest d'une colonisation très récente à une colonisation plus stable.

La bande cultivable entre la dépression intérieure (occupée par le lac) et le grand fleuve est extrêmement étroite (de 20 à 50 m) et complètement inondée durant les crues. À l'ouest, le paysage, dominé par la petite propriété, se partage entre pâtures nouvelles et bananeraies, cependant qu'à l'est, les *restingas* sont basses et inondées dès le mois d'avril. Des *caboclos* amazoniens, sans titres de propriété, y vivent misérablement de maigres cultures vivrières et des pauvres revenus de la culture de la mauve et du jute, plantes qui supportent une longue inondation mais dont le traitement archaïque dans l'eau dormante est particulièrement pénible. Principalement concentrée à l'ouest, la population actuelle y est de 406 personnes. La rareté des titres de propriété (cinq seulement), rend bien l'idée d'une colonisation récente, mais il est difficile de se prononcer sur l'avenir de cette zone d'alluvionnement récent subordonné là plus qu'ailleurs à des facteurs écologiques fluctuants.

La zone cinq

Cette zone, incluant l'île de Terra Nova, parcourt la rive septentrionale de l'île et constitue un terroir assez homogène. Le peuplement, à l'inverse, est hétérogène, constitué du mélange de *caboclos* amazoniens avec les descendants de Nordestins ayant reflué après la grande crise du caoutchouc de 1910-1920. En 1980, la population était de 2 210 personnes, en faisant ainsi la région la plus peuplée de l'île et la plus typée par le dynamisme de son petit paysannat.

¹ *Restingas* : levées de terres naturelles plus ou moins hautes.

Les propriétés y sont moyennes et petites et, en dehors de la contrainte du régime des eaux, correspondent à une prise de possession de la terre assez confuse. En effet, notre enquête a fait apparaître une réalité foncière autre que celle que laissait supposer les 64 titres officiels de propriété : le nombre des exploitations s'élève à 298. En contrepartie, de nombreux propriétaires ou leurs héritiers, soit ont disparu, soit ne s'occupent plus de leur exploitation, d'autres la transforment en métairie, en demandant une partie de la récolte pour prix de la location. D'une façon générale, en dehors d'une grande ferme d'élevage très moderne qui grignote peu à peu les exploitations du Centre de la zone, les conflits de terre sont minimes.

Le paysage typique de cette région est un système arboré entièrement constitué par l'homme au cours du siècle dernier. L'importance du cacao en sous-bois peut correspondre autant à des peuplements sauvages préexistants qu'à d'anciennes plantations amérindiennes réutilisées. Divers héritages se croisent ici, comme par exemple la culture de clones de manioc hâtifs propres aux Amérindiens de la *várzea*, ou encore la pratique du potager, venue d'Europe avec ses plate-bandes, ses rotations et son paillage, ou bien enfin la culture de l'hévéa amenée du haut Amazone, non point tant pour son latex que pour l'ombre qu'il dispense. Ce paysage arboré est complété par des zones ouvertes en général localisées à la limite des eaux lacustres, portant des cultures vivrières et surtout des cultures maraîchères intensives, que l'on retrouve également sur les berges limoneuses du fleuve en période de décrue. La productivité est élevée, qu'il s'agisse de légumes ou de fruits, quoique, dans ce dernier cas, une mauvaise distribution aboutisse à une perte systématique qu'un élevage de basse-cour tente de compenser, cependant que l'élevage bovin est également présent par petites poches. Enfin la pêche, surtout pratiquée dans le système lacustre intérieur, est le fait de paysans. On rencontre aussi, dans chaque communauté, un petit groupe d'hommes assez marginalisés et spécialisés dans la petite pêche dont les aléas saisonniers les obligent à se louer comme journaliers chez leurs voisins agriculteurs. Les surplus de cette pêche sont vendus aux agriculteurs ou aux commerçants locaux, qui les expédient alors sur Manaus.

La zone six

Elle correspond à la Costa do Rebojo, à la pointe sud-ouest de l'île. C'est dans cette zone que l'on rencontre les berges les plus hautes. L'inclinaison des terrains vers l'intérieur de l'île est très faible et laisse donc une substantielle bande émergée (de quelques centaines de mètres de large), propice au développement de l'élevage. Les pâtu-

rages occupent de vastes superficies entre le cours du fleuve et la forêt inondée qui borde le lac central de l'île. Quelques hévéas et cacaoyers, disséminés çà et là sur les berges, témoignent de la présence ancienne d'une couverture arborée de même nature que pour la zone précédente. Dans cette zone, qui est une de celles qui regroupe le plus de descendants de la première vague migratoire, les petites fermes côtoient les grandes exploitations.

CONCLUSION

A partir de l'exemple de l'île de Careiro, microcosme représentatif de la *várzea*, quel avenir peut-on assigner à cette région où l'eau le dispute à la terre, avec ses zones émergées restreintes, la constante évolution de ses rivages et son calendrier agricole calqué sur le mouvement des eaux ?

La *várzea* est avant tout un milieu fragile et l'extension des pâturages favorise sa dégradation rapide. Néanmoins, l'existence d'un petit paysannat relativement ancien tourné vers la fruticulture et le maraîchage est un atout de poids.

De ce point de vue, il faut miser sur la sauvegarde de ce petit paysannat que les pouvoirs officiels étranglent, en livrant la *várzea* aux spéculations des *fazendeiros*. Pourtant il paraît certain que le développement de la *várzea* ne pourra se faire sans un appui de l'Etat, que ce soit en termes de réforme agraire ou de soutien à un système coopératif. Ceci posé, la planification dans cette délicate région ne pourra qu'être souple et multi-vocationnelle, afin de tenir compte de la plus ou moins grande proximité des centres urbains. Enfin, en raison des difficultés de conservation des produits frais et des contraintes de marché, il est indispensable de créer de petites unités de stockage ainsi que des industries agro-alimentaires, même légères. De par ses potentialités, la *várzea* d'Amazonie centrale est à envisager plus comme un milieu sous-exploité que comme une zone sinistrée. Il n'en reste pas moins que son progrès, ici comme ailleurs, dépend essentiellement de la politique agricole générale du Brésil.